

WILLIAM FINNEGAN

Propos recueillis par Erwann Lameignère

Le surf comme une évidence. L'obsession faisant place à l'abnégation et ainsi de suite, à tour de rôle. La vie de William Finnegan est riche de reportages sur les guerres du Soudan et du Salvador, et sur l'Afrique du Sud pour le *New Yorker* où il est éditorialiste, ainsi que des nombreux prix pour les ouvrages qu'il en a tirés. En replongeant dans sa correspondance d'enfance, il s'est souvenu de la ferveur avec laquelle il a commencé à surfer en Californie puis à Hawaï dans les années 60 et comment celle-ci avait irrigué toute son existence. Malgré la carrière, l'âge et les déménagements sur la côte Est, Finnegan a toujours surfé, témoin décisif de la révolution du shortboard puis de celle du surf de grosses vagues tout autour de la planète. Son autobiographie, *Jours barbares*, est le récit authentique et sincère d'époques aujourd'hui disparues où le surf demeurait une étrange, une forme d'hérésie et de folie singulière, loin des valeurs hédonistes qu'on lui a trop souvent accolées. La peur, la frustration, le découragement y sont racontés sans détour et en font un fascinant voyage au cœur des éléments, de l'histoire et d'un homme qui ne vous donneront pas forcément envie de vous plonger dans l'eau, mais vous laisseront captivés par sa proximité avouée avec la démenche et l'inutilité.

English version page 86

Lorsqu'on lit votre livre et qu'on connaît un peu le monde du surf, on réalise que le surf n'est pas vraiment cool. Hawaï, que la plupart des gens imaginent comme un monde merveilleux, un paradis, y semble une société tendue. Cette violence était-elle déjà présente dans la correspondance que vous avez entretenue avec votre ami d'enfance resté en Californie ?

Les courriers dont vous parlez sont arrivés dans ma boîte aux lettres un jour. Un colis inattendu envoyé par mon ami d'enfance. J'avais écrit des dizaines et des dizaines de lettres d'Hawaï après y avoir emménagé. J'ai grandi et appris à surfer en Californie. J'avais treize ans, mon père a obtenu un poste à Hawaï et nous y avons déménagé. Puis je les ai oubliées. Je ne savais plus que j'avais écrit ces lettres. Mais elles sont devant moi. Un énorme tas. Des centaines de pages. Toutes mes aventures. J'avais treize ou quatorze ans et j'écrivais terriblement mal – c'est vraiment embarrassant. Mais les anecdotes sur le surf, les trucs qui se passaient à l'école, les filles, simplement les détails, m'ont amené à penser que c'est ce sur quoi je devais écrire. C'est là que le livre commence. La violence à l'école était considérable. C'était un établissement assez dur – avec des gangs – très racialisé et c'était plutôt compliqué en tant que nouveau. Il y avait beaucoup de bagarres. Mais surfer était une sorte de refuge et d'issue à tout cela. J'ai commencé à surfer près de là où nous habitions, un spot qui s'appelle Cliffs, Diamond Heads Cliffs. Au début, j'étais prudent. C'étaient que des locaux, et j'étais ce nouveau gamin blanc. Mais les gens étaient vraiment tranquilles, ils étaient très ouverts. C'était facile de surfer avec eux et peu à peu, j'ai trouvé ma place. Il y avait de la violence et du racisme à l'école mais pas quand je surfais. Assez souvent, le surf peut être primitif, avec des agressions, un ordre hiérarchique, le fait qu'ils se connaissent tous, et tout ce qui peut se passer habituellement au line up. Mais mon expérience d'enfant à Hawaï ne ressemble pas à ça. L'océan représentait pour moi une échappatoire à toutes ces tensions qu'il pouvait y avoir sur la terre ferme. En écrivant ce livre c'est vrai que, maintenant que je suis père, je me devais de penser à l'éducation des enfants, à comment les parents étaient à cette époque de milieu du siècle, dans les années cinquante et soixante aux États-Unis, et quel niveau la violence quotidienne atteignait (exceptée la violence des parents sur les enfants ou des enfants sur d'autres enfants dans la rue). Elle ne serait jamais acceptée aujourd'hui. À bien des égards, c'était une société différente. Écrire sur mon enfance m'a donné la chance de méditer sur ce sujet.

Considérez-vous votre famille comme particulière parce que votre père travaillait dans l'industrie du film ?

Pas vraiment, pas quand j'étais jeune du moins. Des années plus tard, mon père a travaillé pour la télévision et pour des films. Il a développé une sorte de spécialité à Hawaï. Si quelqu'un voulait produire quelque chose à Hawaï, il appelait mon père. Chaque année nous y revenions parce que mon père avait du travail là-bas. Au moment où j'ai quitté la maison pour aller à l'université, il commençait à obtenir des postes plus importants et puis il est devenu producteur. Il a produit la série *Hawaï Police d'État* durant des années. Je pense que ma famille est devenue spéciale après cela parce que *Hawaï Police d'État* était une grosse affaire à Hawaï.



William Finnegan à Cloudbreak, à quelques encablures de l'île de Tavarua, à Fidji, où il est retourné trente ans plus tard après l'avoir découverte.

Pouvons-nous dire que vous étiez en quelque sorte une famille pré-Beatnik ?

Pas vraiment, non. Mes parents avaient plutôt un esprit artistique et ils étaient plutôt libéraux, plutôt de gauche. Ça, c'était inhabituel à Hawaï. Cela venait des années trente et de leur éducation, de la classe ouvrière, les catholiques du héros Roosevelt. En réalité, mon père a été persécuté par McCarthy. C'était une figure reconnue, comme beaucoup de personnes à Hollywood. Dans l'industrie de la télévision, ils étaient attaqués en leur nom. Mon père était un jeune journaliste qui écrivait pour l'une des chaînes (CBS News à New York) mais il militait et essayait de syndicaliser l'industrie de la télévision qui commençait tout juste. Ses idées politiques étaient plutôt de gauche donc il a été mis sur la liste noire.

Pensez-vous qu'Hawaï a été pour lui une sorte d'exil ?

La Californie était déjà un exil. Quand je suis né, à New York, mon père avait des difficultés à travailler parce qu'il était sur la liste noire. Toute la famille a donc déménagé en Californie lorsque j'étais bébé. Puis il a trouvé sa voie dans l'industrie du film et de la télévision en restant très discret sur qui il était lorsque j'étais petit. Et ensuite, grande ironie, il a finalement réussi dans l'industrie du film. Durant toute la série *Hawaï Police d'État* qu'il a produite, il se battait contre les syndicats qui lui donnaient du fil à retordre. Il avait commencé comme syndicaliste et maintenant il était le patron qui se battait contre eux. Mais ils ont toujours eu un regard assez ironique et un peu de gauche sur tout ça.

Acceptez-vous l'influence de votre père pour cette vision ironique des choses qui vous est attribuée ?

Oui, je pense que j'ai réussi dans le journalisme et dans l'écriture en général, dans l'écriture de livres, à faire beaucoup de choses que mon père voulait faire. Il voulait être écrivain, mais ils ont eu des enfants très jeunes avec ma mère. Il a vite eu quatre enfants, il devait travailler sans cesse. Il n'a jamais vraiment fait carrière en tant qu'écrivain. De ce fait, il vit à travers moi et je vis à travers lui par bien des moyens, mais ce truc avec le travail, et la position qu'on a dans une espèce d'ordre économique et d'ordre politique était – *ironique* n'est pas vraiment le mot juste parce que c'était légèrement pire que ça. D'un côté, il était sympa avec les syndicats contre lesquels il se battait mais d'un autre côté, ils étaient devenus assez corrompus. Ils essayaient de gagner de l'argent illégalement. Ses idées ont donc été mises à l'épreuve, ce qui, je pense, a été douloureux. C'était intéressant pour moi. J'ai aussi été éduqué avec des idées politiques de gauche et j'ai fini par écrire sur la politique. C'est mon travail.

Au moment où vous révélez que vous êtes un surfeur, vous dites « c'est comme sortir du placard ». Cependant on perçoit dans *Jours barbares* votre volonté d'être un auteur, comme si surfer était une sorte de malédiction dont vous essayez de vous débarrasser. Lorsque vous vous dites : « Maintenant, j'écris. Le surf, c'est fini », cela revient, encore et toujours. Était-ce une malédiction ou une bénédiction ?

Ce n'était pas franchement une malédiction et je n'avais pas ...



William Finnegan surfant Cliffs à Hawaï, un spot où il fit ses gammes dans sa jeunesse.

L'impression que le surf et l'écriture entraînent en conflit. C'est vrai que je me suis toujours vu comme un écrivain. Quand je relis mes vieux journaux intimes (comme je l'ai fait pour écrire ce livre) tout n'est qu'à propos de livres que je lisais ou d'histoires que j'écrivais. Il n'y a rien sur le surf. Surfer, c'était quelque chose que je faisais tous les jours. Mais ce sur quoi j'écrivais, c'était la littérature, l'écriture, la politique et les idées. Donc je me voyais comme un écrivain. Je ne pensais pas au surf, c'était juste quelque chose que je faisais. Certains de mes amis étaient des compagnons de surf. C'est ce que nous faisons mais cela ne faisait pas partie de la vision que j'avais de moi-même. J'ai finalement écrit quelques nouvelles non publiées. Je suis devenu journaliste, écrivain professionnel et je surfais encore, tout le temps. C'était juste une chose que j'avais toujours faite depuis l'enfance et à laquelle je n'avais jamais pensé. Puis le surf et l'écriture ont commencé à entrer en collision, en partie parce que je travaillais beaucoup donc je ne surfais plus autant qu'avant. J'ai déménagé à New York, où les vagues ne sont pas bonnes (il y a des vagues mais pas autant qu'à San Francisco, où j'ai vécu. À Ocean Beach, on trouve vraiment du bon surf). J'ai donc en quelque sorte sacrifié cela pour ma carrière (ma soi-disant carrière). C'est là que je me suis demandé : « *est-ce que je veux révéler aux autres que je surfe ? Est-ce que je veux qu'ils le sachent ?* » Parce que j'écrivais sur des sujets politiques, j'écrivais beaucoup d'éditoriaux qui remettaient en cause la politique américaine, par exemple, la politique de la justice, tous ces sujets qui m'intéressaient. Il ne s'agissait pas simplement d'être journaliste mais aussi d'émettre des arguments contre les gens avec lesquels je débattais. Ils apprenaient maintenant que j'étais surfeur. Mais je ne crois pas que ça ait changé beaucoup de choses. Le stéréotype du surfeur est plutôt celui d'un type pas très intellectuel, pas bien informé. Tout cela n'est pas justifié mais ce n'est pas tout à fait faux non plus, du moins d'après mon

expérience. Vous connaissez Jeff Spicoli ? C'est un personnage de fiction d'un film des années quatre-vingts je crois, *Fast Times at Ridgemont High*. Le personnage est joué par Sean Penn. C'est l'étiquette collée au surfeur comme le sparadrap du capitaine Haddock. Mais il y a une part de vérité là-dedans, et nous le savons tous. Nous connaissons tous toutes sortes de Jeff Spicoli.

En un sens, il y a une opposition dans le livre entre le médiatique Doc Renneker et Peewee, celui qui ne parle jamais et qui fuit la foule sur la plage après avoir pris une vague énorme. À propos de cette opposition, vous dites que le surf est une pratique où l'on souhaite être seul tout en espérant secrètement que quelqu'un nous regarde...

En effet, le surf, c'est aussi de la performance.

Être journaliste, ce n'est pas seulement se contenter de commenter. Vous avouez une forme d'admiration pour Peewee qui est la discrétion même, et vous faites une sorte de critique de Mark qui écrit dans *Surfer*, qui est un chroniqueur ou qui prétend en être un. On peut y deviner un élogé du secret.

J'aime le terme que vous avez employé, *discrétion*, parce que c'est une part importante de l'écriture. Comment avoir de l'assurance, parler avec assurance, ne pas trop parler, ne pas être trop évident, garder beaucoup de choses pour soi, inclure seulement les choses qui servent à son but et qui servent à rendre son histoire ou son argument puissant. Toutes ces choses-là se croisent. D'ailleurs, je devrais vous dire que lorsque j'ai finalement écrit sur le surf dans le *New Yorker*, tout le monde s'en fichait. Personne n'a dit : « *Tu es juste un surfeur stupide, on n'a pas à t'écouter.* » Il n'y a pas de raison d'hésiter

« SURFER, C'ÉTAIT QUELQUE CHOSE QUE JE FAISAIS TOUS LES JOURS. MAIS CE SUR QUOI J'ÉCRIVAIS, C'ÉTAIT LA LITTÉRATURE, LA POLITIQUE ET LES IDÉES. DONC JE ME VOYAIS COMME UN ÉCRIVAIN. SURFER NE FAISAIT PAS PARTIE DE LA VISION QUE J'AVAIS DE MOI-MÊME. »

ou d'avoir peur. Mais vous avez raison, dans le surf, dans ce contraste entre Peewee et Mark, il y a quelque chose de crucial et de central sur ce que nous faisons, pourquoi nous le faisons et sur les différentes façons de le faire. Je suis ravi que vous ayez remarqué cela. D'ailleurs, j'ai vu Peewee récemment, je faisais une lecture publique à San Francisco et il y était.

Peewee semble être un personnage important dans l'histoire mais il est décrit comme un fantôme. Comment être aussi important en ne disant pas un mot ? En disparaissant ?

C'est exactement cela. Vous savez, c'était surprenant de le voir. Je ne l'avais pas vu depuis des années. Il n'a pas changé. Il a une femme et une fille, une grande fille, d'environ vingt ans. Je le vois comme un fantôme, comme quelqu'un qui disparaît. Mais il était là et il est venu à cette lecture. J'étais vraiment content de le voir. Socialement parlant, il était un peu plus confiant qu'il ne l'était auparavant, plus aussi timide, et il m'a simplement dit : « *On devrait parler un de ces jours, tu as tout compris,* » et là je me suis dit : « *Bon sang !* » C'est tellement important pour moi que ce gars-là pense que j'ai compris.

Avec Bryan, votre compagnon de voyage, il y a une forte concurrence, une relation d'amour et de haine à la fois, et cela, également dans l'écriture.

Je pensais à cela l'autre jour, Bryan et moi, qui sommes toujours de très bons amis (je lui écrivais un mail pas plus tard que ce matin), avons sans cesse quelque chose en cours. Nous nous sommes rencontrés via les livres et la littérature. A notre première rencontre, je l'ai vu marcher sur ce parking à Hawaï, un livre à la main, et j'ai dit :

- « *Qu'est-ce que tu fabriques avec ce livre ?*

- *Comment ça ?*

- *C'est un livre que j'adore ! Pourquoi as-tu ce livre ?* »

C'était *Ulysse* de James Joyce. On a ensuite discuté pendant deux heures sur le parking en plein soleil. C'était notre première rencontre. Je ne savais même pas comment il s'appelait. Plus tard je l'ai recroisé à Maui à Hawaï. Notre truc c'étaient les livres. Nous sommes tous les deux écrivains et écrire est ce qui compte pour nous. Le surf était presque une excuse pour être ensemble. « *Faisons le tour du monde pour surfer !* » mais on parlait principalement de livres et d'écriture, de ce que nous faisons. Lorsque nous étions en Australie, nous avons décidé d'écrire un article ensemble pour un magazine de surf australien, mais ce fut impossible. Nous n'arrêtons pas de nous battre. Je détestais chaque phrase qu'il écrivait. À chaque fois que j'écrivais, il disait : « *Est-ce que tu essaies d'être médiocre ? Qu'est-ce que ça veut dire ?* » et moi : « *Es-tu résolu à rester à tes quatorze ans ? C'est quoi, ça ?* » Nous avons découvert que nos styles et nos goûts en matière d'écriture étaient assez différents – ce que je ne savais pas jusqu'à ce que nous essayions de collaborer. À ce jour, maintenant que nous sommes vieux, nous nous écrivons et nous disputons toujours pour savoir « *Est-ce que cela est bien ? Est-ce que cela fonctionne ?* »

Bryan vous a même devancé au *New Yorker*.

Oui, il a beaucoup publié dans le *New Yorker*. Je pense que j'ai été publié une fois et ensuite il m'a envoyé un papier, m'a demandé ce que j'en pensais et s'il devait l'envoyer au *New Yorker* (j'étais un expert maintenant que j'avais publié un truc). Je lui ai dit : « *c'est bien, tu sais, mais je ne suis pas sûr que ce soit vraiment correct pour le magazine.* » C'était avant les e-mails donc il fallait cinq jours pour recevoir quelque chose (il habitait dans le Montana et moi en Californie). Donc je lui ai envoyé cette réponse et pendant ce temps, il leur avait quand même transmis son article. Ils l'ont acheté, l'ont publié et l'ont fait venir à New York pour discuter de projets plus importants. Je pensais à ma lettre qui était en chemin et je lui ai demandé de ne pas l'ouvrir. Mais oui, ça s'est très bien passé pour Bryan avec le *New Yorker*.

Dans une grande partie du livre, vous parlez de la relation de haine et d'amour que vous aviez avec les vagues et c'est, en quelque sorte, une vague par chapitre. Il y a Honolua Bay et Tavarua, que vous avez découvertes, Ocean Beach, qui est la vague froide sur un beach break et Jardim à Madère, entre autres. Il semble y avoir plus de récits sur les vagues que sur les femmes. Les femmes sont discrètes dans votre récit et on ne lit rien sur la fameuse opposition entre les histoires d'amour et le surf. Avez-vous délibérément occulté ce dilemme ?

Non, en fait, pas complètement mais il faut avouer que ce n'est pas un dilemme si cornélien pour moi. J'ai été chanceux. Beaucoup de mes amis ont dû faire face à ce problème qui a détruit des mariages. Dans mon cas, il y a une première histoire qui date de la fin de l'université. Je suis allé à Maui pour surfer et j'y ai trainé ma copine : « *Pourquoi allons-nous à Hawaï ?* » Elle n'était pas du tout intéressée par l'océan ni par Hawaï : « *Allez, on va bien s'amuser, viens !* » Donc elle est venue un peu contre son gré. Et puis elle s'est intéressée à l'océan et elle a plutôt aimé. Mais une question revenait : « *qu'est-ce qui ne va pas dans la relation ?* » C'est moi qui fixais toutes les conditions. Je dictais et elle acquiesçait. Ça allait exploser, et le surf était en partie responsable. Ce n'était pas vraiment « *tu vas encore surfer* » mais c'était quand même le problème à la base de la relation : mon égoïsme, qui incluait le surf. Et on peut dire la même chose d'autres relations que j'ai eues. Mais la femme que j'ai épousée, et celle à qui je suis marié, elle a une attitude inhabituelle. Elle aime être seule. Elle adore lire. Si je vais surfer pendant cinq heures, elle se dit « *chouette !* » car elle a cinq heures pour lire. Elle ne m'a jamais dit « *ne va pas surfer.* » Mais c'est parce qu'elle est extraordinaire. J'ai beaucoup de chance.

Vous avez gagné le Prix Pulitzer – ce qui n'est pas rien dans la vie d'un journaliste – avec un récit qui dépasse votre domaine de prédilection. Votre style est-il si différent dans ce livre par rapport à vos précédents ouvrages ?

Oui, normalement j'écris sur les autres. Je suis journaliste, ...



William Finnegan à Biarritz, lors de notre entretien.

pas reporter. J'écris des textes assez longs, des histoires généralement, mais le plus souvent sur des sujets politiques, de pouvoir, sur des conflits, l'injustice. J'ai écrit sur des guerres dans différentes parties du monde, sur des crimes organisés et sur le pouvoir. Pour ce type d'écrits, on raconte des histoires mais ensuite il faut aussi expliquer ce qu'elles signifient. Pour cela, il faut vraiment essayer de comprendre des gens très différents de soi, des gens qui se battent dans une guerre et pourquoi. Il faut absolument fournir une analyse au lecteur qui, à un certain point, en a besoin. Ce ne sont que des histoires, ils ont besoin de pauses et d'explications. C'est un autre type d'écriture. Ce n'est pas du reportage, comme je l'ai dit, c'est narratif. Mais c'est une alternance d'histoire et d'analyse. J'essaie d'écrire sur les autres, d'interroger des personnes intéressantes et de raconter leurs histoires. Cependant dans ce livre, c'est mon histoire. Je suis le personnage principal et parfois j'avais tendance à l'oublier. Je déviais et mon éditrice me disait :

- « Pourquoi avons nous quinze pages sur cet homme que tu as rencontré en Indonésie ? »

- Oh, il était tellement intéressant ! Il a vécu l'histoire de l'Indonésie. C'est le genre de personne sur lequel j'aurais écrit en tant que journaliste. »

Mais elle me disait :

- « On oublie le fermier indonésien. On veut savoir ce que toi tu fais. »

Et je devais revenir au sujet. C'est toujours embarrassant pour un journaliste de dire « j'ai fait ci, j'ai fait ça. » C'est un style d'écriture assez différent. Et puis toutes les questions sur la vie privée. C'est le fameux : « cela reste entre nous ? » ce qu'on appelle le *off*. Mais tout est du *off*. Je décide finalement d'écrire dessus. Je me donne le droit d'écrire sur ces souvenirs et de partager publiquement tous ces moments spontanés, privés, avec ma famille, des êtres chers et des amis. Il faut choisir vraiment prudemment ce qu'on inclut et ce qu'on n'inclut pas. Il faut vérifier les faits, se tourner vers les gens avec lesquels on a partagé ces expériences. De quoi se souviennent-ils ? Puis-je voir leurs journaux intimes ? Bryan m'a montré ses journaux de plusieurs périodes. Et Karen, qui était avec moi à Maui, aussi. Ils les tenaient vraiment bien (bien mieux que moi). Leurs journaux étaient remplis de choses intéressantes et tout me revenait en les lisant. Étrangement, les deux m'ont donné

leur accord puis ont photocopié vingt pages de leurs journaux, du Pacifique sud pour Bryan et de Maui pour Karen. Mais les deux étaient fortement censurés, avec des passages recouverts au feutre noir. Je me demandais ce qui était en dessous ! Je suis sûr qu'ils se plaignaient de moi, que c'étaient des trucs qu'ils ne voulaient pas que je sache et trente ans après, ils ne veulent toujours pas que je sache. C'était assez drôle. Mais ce qu'ils avaient écrit était tellement bon. Enfin bref, il fallait aborder avec les personnages réels ce qu'il s'était passé et leur sentiment quant au projet de le raconter. La discrétion est extrêmement importante afin de ne pas les trahir en publiant des faits qui les embarrassent, qui les blessent ou qu'ils ne veulent simplement pas voir publiés.

Vous adorez Mark Twain. Pouvons-nous dire que vous avez tous les deux écrit sur la fin d'un monde, un monde que nous avons connu et qui ne sera plus jamais le même ?

Peut-être, si vous faites référence à un de ses livres intitulé *La Vie sur le Mississippi*. Ce n'est pas son livre le plus connu. Ce n'est pas une fiction mais j'adore ce livre. En fait, je préfère ses récits non fictifs plutôt que ses fictions. J'aime beaucoup *À la dure*. C'est une histoire qui raconte un voyage vers l'Ouest encore sauvage de la Californie durant la ruée vers l'or. Il y a donc des similarités avec ce que j'ai entrepris en écrivant sur les grandes époques du surf. Mais *La Vie sur le Mississippi* comprend tous les bouleversements et les changements technologiques induits par la modernité, comme l'apparition des bateaux à roues qui signent la fin d'une époque et le début d'une autre. Le dernier chapitre de mon livre est au présent. Je surfe à New York City. Écrire des mémoires, c'est comme cela. On écrit sur son enfance, on a appris de la vie, on est adulte. C'est comme ouvrir une boîte remplie d'objets qui nous rappellent un autre temps. Il est important de se souvenir et de bien comprendre mais il est aussi important de ne pas trahir les personnes avec lesquelles on a partagé ces moments-là. ●

Jours Barbares (Éditions du Sous-Sol).
Retrouvez le film de l'entretien de William Finnegan
sur hotdogger.fr



HANDMADE IN AMSTERDAM

www.pighen.com